VII

L'ÉCRITURE DE VIRGILE DANS LES *GÉORGIQUES* III ET IV

par Jeanne Dion
Professeur à l'Université de Lorraine

Résumé. — ***Guerre civile entre Octavien et Antoine*** *et* ***nouveaux agronomes*** *caractérisent les années 37 à 30 av. J.-C. où* ***Virgile*** *écrit les* **Géorgiques**. *Dans sa composition, le poète stylise alors les* **Res Rusticae** ***de Varron***. *Il décrit les animaux de manière anthropomorphique et politique, car un dieu anime tout être à travers l'univers entier; et le poète recherche les causes des épizooties, comme l'avaient fait* ***Lucrèce*** *et* ***Thucydide*** *: viennent-elles encore d'****Égypt****e et peuvent-elles encore mener à la décomposition du corps social ? Il en résulte une* ***méditation sur le temps****, sacralisé quand les étoiles indiquent le calendrier, quand le futur amène l'apothéose ou l'immmortalisation astrale d'****Octavien*** *; mais son espérance est cruelle, quand* ***Gallus*** *doit être remplacé par* ***Orphée*** *et qu'un* ***jardin de Tarente*** *n'est plus que prétérition et souvenir de paix. En de nouveaux accords, la renaissance du peuple des abeilles peut cependant survenir, même par l'intermédiaire de l'Égypte ; mais dans cette écriture didactique et symbolique, la grâce s'emplit de la nostalgie des* **Bucoliques**.

Zusammenfassung. — ***Bürgerkrieg zwischen Octavian und Antonius****, und* ***neue Agrarschriftsteller*** *prägen die Jahre 37-30 v. Chr., als* ***Virgil*** *die* **Georgica** *schrieb. In seiner Zusammensetzung stilisiert also der Dichter* ***Varros Schriften :*** **Res Rusticae**. *Er beschreibt die Tiere auf anthropomorphische und politische Weise, weil ein Gott alle Wesen im gesamten Universum zum Leben erweckt ; und der Dichter fragt nach den Ursachen der Tierkrankheiten, wie auch* ***Lukrez*** *und* ***Thukydides*** *: kommen sie immer noch aus* ***Ägypten*** *und können sie immer zum Zusammenbruch der Gesellschaft führen ? Das Ergebnis dieser Schrift ist eine* ***Meditation über die Zeit****, die heilig wird, wenn die Sterne den Kalender zeigen, als die Zukunft Octavians Apotheose oder Katasterismos bringt ; aber ihre Hoffnung ist grausam, als* ***Gallus*** *von* ***Orpheus*** *ersetzt werden muss, als* ***der tarentinische Garten*** *nur Gartenpraeteritio und Erinnerung an den Frieden ist. In neuen Zusammenklängen kann die Wiedergeburt des Bienenvolkes doch durch Ägypten geschehen ; aber in dieser didaktischen und symbolischen Schrift wird die Gnade selbst mit der Sehnsucht nach den* **Bucolica** *gefüllt.*

Nous sommes dans les années 37-30 av. J.-C. lorsque Virgile se met à écrire les *Géorgiques* en sept ans [1] d'après la *Vie de Virgile* écrite par Donat, qui reprend celle de Suétone. Le poète vient d'écrire les *Bucoliques* en trois

1. Donat, *Vie de Virgile*, 25 : *Bucolica triennio, Georgica VII, Aeneida XI perfecit annis*. Voir notamment E. Diehl, *Die Vitae Vergilianae und ihre antiken Quellen,* Bonn, A. Marcus & E. Weber, 1911 ; J. Brummer, *Vitae Vergilianae,* Leipzig, Teubner 1912, rééd. 1933 ; C. Hardie, *Vitae Vergilianae antiquae*,

ans, toujours d'après cette *Vie*, ce qui correspond aux années 42-39 av. J.-C. et à une publication en 38 av. J.-C. c'est-à-dire en pleine guerre civile. Et les *Géorgiques* évoquent à nouveau cette période. Sans doute la proclamation officielle de la divinisation de César le 1er janvier 42 av. J.-C. avait-elle exacerbé certaines haines, d'autant qu'un monument sur le forum allait en rappeler la mémoire : le temple du *Diuus Iulius* [2], décidé par Octavien. Les atrocités des guerres civiles alternaient alors avec des moments de répit. À Philippes, on avait dû se battre à deux reprises [3] en octobre 42 av. J.-C. et lors de la seconde bataille, Brutus, Cassius et leurs partisans avaient été écrasés par Octavien et Antoine le 23 octobre ; la vengeance contre les meurtriers de César se matérialisait aussi, puisqu'Octavien avait décidé de la construction d'un forum avec un temple à *Mars Vltor* en même temps qu'il faisait distribuer des terres à ses vétérans. Nouvelle guerre civile alors en 41-40 av. J.-C. quand les paysans de Toscane expropriés s'étaient révoltés contre Octavien avec l'appui du frère d'Antoine et de sa femme Fulvie : dès février 40 av. J.-C. Octavien l'emportait grâce à ses lieutenants Agrippa et Salvidiénus Rufus, mais le 15 mars 40 av. J.-C. il faisait encore massacrer à Pérouse trois cents sénateurs et chevaliers. Des pactes allaient cependant rendre espoir : en octobre 40 av. J.-C. le mariage d'Antoine [4] (divorcé puis veuf de Fulvie) avec Octavie [5] (soeur d'Octave et veuve de Marcellus) ; puis dans l'été 39 av. J.-C. la paix de Misène, conclue entre les triumvirs et Sextus Pompée. Antoine et Octavie avaient une fille vers août-septembre 39 av. J.-C. : Antonia Maior. Pollion triomphait en octobre 39 av. J.-C. vainqueur du soulèvement parthine en Dalmatie. Octavien après une ovation était devenu [6] en 39 av. J.-C. *Imperator Caesar diui filius* et il faisait, lui aussi, un nouveau mariage diplomatique, deux même : divorcé de Clodia Pulchra (fille de Fulvie et Clodius Pulcher), il avait épousé au printemps 39 av. J.-C. Scribonia, apparentée à Sextus Pompée, pour divorcer d'elle rapidement, bien qu'elle lui eût donné [7] une fille Julie, et pour s'unir alors le 17 janvier 38 av. J.-C. à Livia Drusilla [8], qui était âgée d'à peine vingt ans, mais déjà mère d'un petit Tibère de plus de trois ans, et venait d'accoucher

Oxford, Clarendon Press, 1954 rééd. 1967 ; G. Brugnoli et F. Stok, *Vitae Vergilianae antiquae*, Rome, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato – Archivi di Stato, 1997.

2. Ce temple sera consacré le 18 août 29 av. J.-C. À son fronton il y aura la comète de juillet 44 av. J.-C. et à l'intérieur une statue de César avec la tête également surmontée d'une étoile.

3. La première bataille de Philippes était restée indécise malgré de lourdes pertes, dans la première semaine d'octobre 42 av. J.-C.

4. Octavien a fait exiler Fulvie après la guerre de Pérouse et elle est morte peu après. Antoine a quarante-trois ans et connaît depuis assez longtemps Cléopâtre, mais sans doute leur rencontre à Tarse en 41 av. J.-C. fut-elle le début de dix ans d'une « vie inimitable », faite de séparations et retrouvailles : voir P. M. Martin, *Antoine et Cléopâtre, la fin d'un rêve*, Paris, Albin Michel, 1990. Pour l'iconographie de Cléopâtre et son rôle politique, voir le catalogue de l'exposition organisée par le British Museum et la Fondation Memmo : S. Walker et P. Higgs, *Cleopatra, Regina d'Egitto*, Milan, Electa, 2000, ainsi que l'exposition organisée par la Pinacothèque de Paris, sous la direction de M. Restellini, *Le Mythe Cléopâtre*, Gourcuff Gradenigo 2014.

5. Elle a vingt-neuf ans et vient de perdre son mari C. Claudius Marcellus Minor en mai 40 av. J.-C. Il faut donc un décret sénatorial pour autoriser son mariage avec Antoine car il a lieu avant la durée légale du veuvage.

6. Voir P. Cosme, *Auguste*, Paris, Perrin, 2005, p. 315.

7. Voir Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLVIII, 34, 3.

8. Elle était née le 30 janvier 58 av. J.-C. Tibère était né le 16 novembre 42 av. J.-C.

de Drusus [9] trois jours avant son mariage. Antoine de son côté avait eu des jumeaux de Cléopâtre fin 40 av. J.-C. mais ne l'avait guère vue, voire plus du tout, jusqu'à l'automne 37 av. J.-C. où ils s'étaient retrouvés à Antioche ; il y était tranquille puisqu'au printemps 37 av. J.-C. près de Tarente il s'était provisoirement réconcilié avec Octavien, en grande partie grâce à Octavie, au point de prolonger le triumvirat pour cinq ans encore et d'imaginer un mariage [10] entre leurs enfants : son aîné Marcus Antonius Antyllus âgé d'environ dix ans (né de Fulvie en 47), et Julia un an et demi ! En janvier 36 av. J.-C. lui naquit une deuxième fille d'Octavie : Antonia Minor, et probablement vers août-septembre 36 un fils de Cléopâtre : Ptolémée Philadelphe.

C'est dans cette atmosphère de calme apparent entre les triumvirs, que Mécène [11] demande à Virgile d'écrire des *Géorgiques,* en des ordres « qui ne sont pas tendres » (III, 41 : *haud mollia iussa*), sans badinage pour reprendre aussi l'interprétation de J.-M. André. Laissons de côté la rebellion de d'Alembert contre le joug des Mécènes en 1753 dans l'*Essai sur la société des Gens de Lettres et des Grands* : tout politique [12] soucieux de programme culturel peut être amené à demander à ses artistes l'exécution d'une oeuvre. Mécène avait certes pour sceau une grenouille, dont Pline [13] rappelle qu'elle effrayait vivement lors des perceptions d'impôt ceux qui auraient gémi et risqué, comme dans la fable, de coasser longtemps ! Mais Virgile justement ne craint pas de signaler la difficulté de cette commande [14]. Des *Géorgiques* quand la guerre civile rôde, quand Antoine rejoint Cléopâtre au lieu d'Octavie, et quand lui-même rêve d'épopée ? Pour aider les paysans à se remettre à leurs terres ? mais pourquoi lui ?

Le sujet n'est plus semblable à celui des *Bucoliques*. On y passe de la vie pastorale idyllique et originelle selon Dicéarque [15] à l›agriculture réelle et actuelle [16]. Et ce sujet est abondamment traité, à la fois par une longue tradition et par des contemporains… Bien des manuels existent en

9. Voir P. Cosme qui donne la date du 14 janvier 38 av. J-C. pour cette naissance (*Auguste* p. 74). Voir aussi J.-P. Néraudau, *Auguste*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 106-107 et 383.

10. Voir Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLVIII, 54. Un second mariage est encore prévu : la fille d'Antoine et d'Octavie avec Domitius, meurtrier de César. Mais ce ne sont que feintes, précise l'historien.

11. Voir à cet égard E. de Saint-Denis, « Mécène et la genèse des *Géorgiques* », *REL* 46, 1968, p. 194-207 ; J.-M. André, *Mécène. Essai de biographie spirituelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 131-132.

12. Songeons à Cosme de Médicis qui, voulant refaire une Académie à Florence, demande à Marsile Ficin de traduire en latin le Platon qu'il lui a offert puis l'interrompt (édition de 1482) pour lui réclamer d'abord la traduction d'Hermès Trismégiste (1471 ?). Est-il servile de traduire un Platon pour refonder une Académie ? Est-il tyrannique de le demander à un artiste ?

13. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXXVII, IV, 10.

14. Columelle ne craindra pas davantage dans sa préface du livre X du *De re rustica* de rappeler la fréquente demande que lui fait son dédicataire Silvinus, « de compléter en vers les oublis des *Géorgiques* » à propos des jardins : *... frequens postulatio tua, quae praecepit ut poeticis numeris explerem Georgici carminis omissas partes*.

15. C'est à ce géographe disciple d'Aristote que Varron en fait remonter la théorie (*Res rusticae*, I, 2, 16). Donat la reprend dans sa *Vie de Virgile*, 57.

16. Voir en particulier R. Martin, *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

effet, que Varron mentionne au début du livre I de ses *Res rusticae* [17] : une cinquantaine d'ouvrages grecs en prose dont Xénophon, Aristote, Théophraste, puis en vers ceux d'Hésiode d'Ascra et de Ménécrate d'Ephèse, sans oublier le plus célèbre traité de tous, celui du carthaginois Magon [18] en vingt-huit livres que le sénat romain [19] fit officiellement traduire après la destruction de Carthage en 146 av. J.-C. malgré l'existence de l'ouvrage de Caton. On traduit donc ce livre, on l'abrège, comme le firent déjà Cassius Denys d'Utique, qui le traduisit en grec en vingt livres vers 89-88 av. J.-C., puis Diophane de Bithynie, qui fit de ces vingt livres un abrégé en six livres, offert au roi des Galates Déiotarus après 64 av. J.-C. Varron lui-même va encore résumer les *Res rusticae* en trois livres, dont les dialogues sont censés avoir lieu, selon les livres, dans les années 67-50 av. J.-C. et dont la rédaction [20] peut commencer dans les années 55 av. J.-C. selon R. Martin, être acquise vers 55-50 av. J.-C. selon J. Heurgon, sous réserve d'additions ultérieures que Varron aurait faites « pour plier bagages » en sa quatre-vingtième année, comme il le dit, c'est-à-dire en 37 av. J.-C. justement. Si l'on ajoute que les *Res rusticae* de Varron venaient après les traités des Saserna père et fils (entre 146 et 57 av. J.-C.) et qu'elles étaient contemporaines du livre de son collègue [21] en 59 av. J.-C. dans le partage des terres de Campanie, l'agronome Gnaeus Tremellius Scrofa qui insistait sur la gestion, le rendement et l'épuisement des terres, si l'on pense encore à deux traités perdus dont on ignore les dates précises mais de cette période : celui de Sabinus Tiro [22] sur *La culture des jardins* dédié à Mécène, celui d'Hygin (67 av. J.-C.-17 ap. J.-C.) *De agricultura* ou *De apibus,* on serait plutôt tenté de dire : encore des *Géorgiques* ! Pourquoi refaire ce qui existe et qui, si l'on en juge par Varron, vient d'être écrit par un grand scientifique et philosophe du temps, un homme reconnu, le seul vivant même dont Asinius Pollion [23] met le buste dans la première bibliothèque publique de Rome qu'il intègre à *l'Atrium Libertatis* dont il entreprend la restauration de 39 à 28 av. J.-C. ? Pourquoi choisir en plus Virgile ?

Les questions théoriques majeures sur l'agriculture avaient aussi été abordées par Varron. Est-elle *ars* ou *scientia* ? Varron réunit ces deux statuts :

17. *Res rusticae*, I, 7-9. Sur la philosophie de Varron (116-27 av. J-C.), voir Y. Lehmann, *Varron théologien et philosophe romain*, Bruxelles, Latomus, 1997.

18. *Res rusticae*, I, 10.

19. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle,* XVIII, V, 22.

20. Voir l'introduction de J. Heurgon dans l'édition de Varron, *Economie rurale,* Paris, Les Belles Lettres, 2003 (2e édition), tome 1. Varron précise son âge au livre I, 1.

21. Ils appartenaient aux *uigintiviri* chargés par César de la répartition des terres en 59 av. J.-C.

22. Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XIX, LVII, 177 : *ferro quoque non expedire tangi rutam, cunilam, mentam, ocimum auctor est Sabinus Tiro in libro κηπουρικων, quem Maecenati dicauit* (« Sabinus Tiro, dans son *Cépuricon,* livre qu'il dédia à Mécène, déclare aussi qu'il ne faut pas mettre au contact du fer la rue, la cunila, la menthe et le basilic », trad. S. Schmitt, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 2013 ; certains traduisent *cunila* en sarriette).

23. Voir Suétone, *Vie d'Auguste,* 29 et surtout Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, XXXI, 115 : « Dans la première bibliothèque publique du monde, établie à Rome par Asinius Pollion grâce à ses prises de guerre, la seule statue d'un personnage vivant était celle de M. Varron » (*ibid.* p. 338). Sur les portraits dans les bibliothèques et les ouvrages, voir aussi Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, II, 9-12 : des volumes de Varron étaient illustrés de sept cents portraits d'hommes illustres.

non modo est ars, sed etiam necessaria ac magna ; eaque est scientia, quae sint in quoque agro serenda ac facienda, quaeque terra maximos perpetuo reddat fructus.
« non seulement c'est un 'art' mais un art indispensable et capital ; et c'est la 'science' de ce qu'il convient de semer et de faire dans chaque propriété, et quelle terre produit sans interruption le plus grand rapport » (I, 3, trad. J. Heurgon).

De ce fait les paysans viseront à la fois *utilitas* et *uoluptas*, même si prime l'*utilitas* qui porte fruit sur la *uoluptas* qui charme (I, 4).

Voyons donc comment et pourquoi, dans un tel contexte politique et littéraire, Virgile va écrire ces *Géorgiques*. Et pour cela suivons la manière dont Virgile les compose puis, sans nous interdire évidemment de connaître les premiers livres, voyons la description des animaux aux livres III et IV, pour terminer sur l'usage que Virgile fait du temps.

* *
*

Commençons ainsi par rappeler la composition générale des *Géorgiques*, pour insister ensuite sur la composition particulière des chants III et IV.

Chacun connaît bien sûr la composition générale des *Géorgiques* virgiliennes en quatre livres, que Virgile lui-même expose au début du livre I :

Quid faciat laetas segetes, quo sidere terram
uertere, Maecenas, ulmisque adiungere uites
conueniat, quae cura boum, qui cultus habendo
sit pecori, apibus quanta experientia parcis,
hinc canere incipiam.

« Ce qui fait la joie des céréales, lors de quel astre il convient,
Mécène, de retourner la terre et aux ormeaux d'attacher les vignes,
quel est le soin des bœufs, quel est l'entretien pour avoir
du menu bétail, pour les abeilles quelle grande pratique à cause de leur pénurie,
désormais je me mettrai à le chanter » [24].

Le poète y choisit de chanter la culture des champs et de la vigne, puis l'élevage du bétail et des abeilles. Est-ce un souvenir du Caton imaginé par Cicéron [25] dans *le Cato Maior*, qui attribue le caractère riant des *res rusticae* aux céréales, prés, vignobles et arbustes, ainsi qu'aux jardins et vergers, puis à la pâture des troupeaux, aux essaims d'abeilles et variété des fleurs ?

Chacun y est tellement habitué qu'il ne se pose plus de question. Pourtant, l'appartenance de l'élevage à l'agriculture n'y va pas de soi. Fallait-il

24. Voir pour les traductions des *Géorgiques* proposées ici, Virgile, *Géorgiques*, prés. A. Michel, trad. et notes A. Michel, J. Dion et Ph. Heuzé, Paris, Imprimerie Nationale, 1997.

25. Cicéron, *Cato maior*, 15, 54 : *Nec uero segetibus solum et pratis et uineis et arbustis res rusticae laetae sunt, sed hortis etiam et pomariis, tum pecudum pastu, apium examinibus, florum omnium uarietate.* Voir E. de Saint-Denis, « Une source de Virgile dans les *Géorgiques* III », *REL* 16, 1938, p. 297-317.

limiter des *georgica* au travail des *georgia* : « des champs cultivés » ? Chez Hésiode en effet, les *Travaux et les Jours* concernent les travaux des champs (vers 383-617), puis la navigation (vers 618-694) ; les animaux ne sont évoqués qu'accessoirement et brièvement, comme aides à l'agriculture avec esclaves et outils. Mais les *Res rusticae* de Varron montrent qu'à la fin de la République romaine les choses ont évolué : culture et élevage sont apparentés (I, 2, 15 *adfinis*), c'est son beau-père Fundanius qui l'affirme, et ils ressemblent même à une double flûte où la vie des pâtres ferait le chant et celle des laboureurs l'accompagnement (I, 2, 15-16) ; ils peuvent donc entrer ensemble dans un traité d'agriculture, à condition toutefois de ne pas commettre l'erreur des Saserna, ajoute Scrofa, et de rattacher à la culture de la terre même les carrières d'argile : pourquoi pas les mines d'argent alors ! (I, 2, 23).

Virgile suit ainsi Varron pour inclure l'élevage dans ses *Géorgiques*, mais avec une variation importante : il répartit sa matière en quatre livres et non trois comme Varron. On a parfois invoqué comme modèle de ces quatre livres les quatre chants des *Aitia* de Callimaque ou des *Argonautiques* d'Apollonios ; encore faudrait-il que leurs thématiques aient des points communs, ce que j'ai peine à voir ! Je crois plutôt qu'en consacrant deux livres sur quatre à la culture des champs et de la vigne, Virgile en augmente l'importance par rapport à Varron, qui ne leur accordait qu'un livre sur trois et magnifiait l'élevage, venu [26] dans l'histoire de l'humanité après la cueillette mais avant l'agriculture, et représenté [27] par d'illustres héros comme Jason cherchant la toison d'or, par des constellations comme Bélier, Taureau…, ainsi que par des bergers qui fondèrent Rome… En traitant à parts égales culture et élevage, Virgile répond davantage aux objections sur leurs places respectives. De fait si son livre III des *Géorgiques* se rapproche alors du livre II des *Res rusticae* par sa thématique (le bétail), son livre IV s'écarte radicalement du dernier livre de Varron pour n'en retenir que les abeilles (ch. III, 16 de Varron) et en exclure tout ce qui fait l'élevage autour de la ferme : volières, parcs à gibier, viviers.

À ces différences s'ajoutent évidemment d'autres écarts formels dans la composition générale : prose et dialogue avec participants multiples chez Varron ; poésie chez Virgile, sans autre intervenant. Les destinataires aussi divergent : chez Varron, c'est d'abord sa femme Fundania à qui il souhaite offrir en hâte un manuel pratique puisqu'elle vient d'acheter un domaine (*fundus*), puis au livre II Turranius Niger acheteur passionné de troupeaux, et au livre III son voisin Pinnius ; chez Virgile le destinataire est Mécène, auquel parfois s'ajoutent Octavien et un paysan-type, et le poète pousse même la cohérence jusqu'à interpeller Mécène aux mêmes vers : vers 2 dans les livres I et IV, vers 41 dans les livres II et III. N'en soyons pas surpris : on sait par la *Vie de Donat* que Virgile « avait l'habitude de dicter chaque jour de très nombreux vers auxquels il avait pensé le matin, et qu'en les

26. Voir le début du livre II des *Res rusticae* : II, 1, 2-5.
27. Voir le début du livre II des *Res rusticae* : II, 1, 6-10.

reprenant pendant toute la journée il les ramenait à un très petit nombre » [28] ; il les reléchait même « à la façon d'une ourse » (*more ursae*). Le cadre enfin varie : chez Varron c'est d'abord le temple de *Tellus* où les interlocuteurs attendent le sacristain qui les y a conviés, en vain puisqu'ils apprennent à la fin qu'il a été tué à coups de couteau ; des lacunes ne permettent pas de situer le lieu du livre II, alors que le livre III a lieu à Rome dans la *Villa Publica* du Champ de Mars tandis qu'on dépouille les votes pour l'élection d'un édile (III, 2). Chez Virgile, le cadre n'apparaît qu'aux derniers vers du dernier chant : Parthénopé c'est-à-dire Naples, le reste est en quelque sorte dématérialisé. Mais celui dont on déplore la mort à la fin du livre I n'est plus un gardien de temple, c'est César même ; celui dont on voit le succès à la fin du livre IV n'est plus un édile qui vient d'être élu, mais un autre César, fils du premier, en route pour l'Euphrate et l'Olympe.

Déjà l'étude de la composition générale montre que Virgile donne d›autres proportions que Varron aux divers aspects des *georgica* ; souvent il stylise l'héritage varronien, parfois il l'amplifie, mais surtout il ose ouvertement, dans la tradition du célèbre début d'Hésiode aux rois et à Persée son frère (vers 1-382), une réflexion politique que Varron disait à demi, car j'ai peine à croire, en cette fin de la République troublée de guerres civiles, que la mort d'un « gardien de temple » et l'attente du résultat d'une élection dans la *Domus Publica* soient aussi banales que parfois on les dit.

L'étude comparée de la composition interne des deux livres de Varron et Virgile qui pourtant se ressemblent le plus : *Res rusticae* II et *Géorgiques* III, montre en détail ce travail de stylisation de Virgile. Chez Varron, Scrofa rappelle d'abord que la « science qui consiste à acquérir et à nourrir le bétail » [29] vise à en tirer le plus grand profit et donc *pecunia* qui a pour fondement *pecus* [30]… Les morceaux d'*aes signatum* portant l'image d'un boeuf rappellent effectivement cette origine de la monnaie : le troc originel de boeufs et son remplacement progressif par le bronze. Puis Scrofa énumère « les neuf parties (de cette science pastorale), divisées en trois groupes de trois » [31] : petit bétail (brebis, chèvre, porc), gros bétail (boeufs, ânes, chevaux), et pour le troisième groupe « les choses qu'on ne se procure pas en vue d'un éventuel profit, mais parce qu'elles sont utiles aux troupeaux ou en proviennent, mulets, chiens et bergers » [32]. Et il ajoute :

> « Chacune de ces parties comprend au moins neuf subdivisions générales, dont quatre sont nécessaires pour l'acquisition du bétail, quatre autres pour l'élevage et, en outre, une qui est commune aux deux groupes. Cela fait

28. Donat, *Vie de Virgile*, 22 : *Cum Georgica scriberet, traditur cotidie meditatos mane plurimos uersus dictare solitus ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere.*

29. *Res rusticae*, II, 1, 11 : *scientia pecoris parandi et pascendi.* Cette citation du livre II est proposée dans la traduction de Ch. Guiraud, Paris, Les Belles Lettres, 1985. Il en va de même pour les autres citations de ce livre.

30. *Res rusticae*, II, 1, 11 : *nam omnis pecuniae pecus fundamentum.*

31. *Res rusticae*, II, 1, 12 : *Ea partes habet nouem, discretas ter ternas.*

32. *Res rusticae*, II, 1, 12 : *Tertia pars est in pecuaria quae non parantur, ut ex iis capiatur fructus, sed propter eam aut ex ea sunt, muli canes pastores.*

ainsi au total quatre-vingt-une parties au moins, qui sont certes indispensables et non négligeables » [33].

Scrofa précise ensuite le contenu des quatre parties nécessaires à l'acquisition du bétail : âge (*qua aetate* : II, 1, 13), forme extérieure de chaque espèce (*cognitio formae* : II 1, 14), génétique (*quo seminio* : II 1 14) et aspect juridique de l'acquisition (*de iure* : II 1, 15). Il précise de même les quatre points de l'élevage à observer après l'achat : « pâture, reproduction, nourrissage, santé » [34]. Et il leur ajoute le neuvième point, commun aux précédents : le nombre de bêtes du troupeau (*de numero* : II, 1, 24), en adéquation avec la taille du pacage, la proportion mâle/ femelle, le nombre de petits d'une portée… Après quelques plaisanteries [35] sur cette division en chaque fois neuf parties qui fera problème pour la reproduction et le nourrissage à la mamelle des mulets (inféconds), voire des hommes, Scrofa réfute l'objection en disant que 81 veut dire un grand nombre plutôt qu'un nombre précis ; néanmoins il remplace les deux points manquants par deux autres : ce qu'on tire du troupeau comme laine et comme lait [36]. Et Varron revient ainsi à son cher carré de neuf, lui qui voulut être enterré à la façon d'un pythagoricien. En voici le résumé dans le tableau ci-dessous, où n'est détaillé que le premier ensemble de neuf, qui est résumé ensuite :

La science pastorale d'après Scrofa (Varron, *Res rusticae* II, 1, 11-28)

		acquisition du bétail : 4	âge, forme extérieure génétique, règles juridiques
	brebis	élevage : 4	pâture, reproduction, nourrissage, santé
		nombre : 1	
le petit bétail	chèvres	acquisition du bétail : 4 élevage : 4 nombre : 1	
	porcs	acquisition du bétail : 4 élevage : 4 nombre : 1	

33. *Res rusticae*, II, 1, 12 : *Harum una quaeque in se generalis partis habet minimum nouenas, quarum in pecore parando necessariae quattuor, alterae in pascendo totidem ; praeterea communis una. Ita fiunt omnium partes minimum octoginta et una, et quidem necessariae nec paruae.*

34. *Res rusticae*, II, 1, 16 : *Alterae partes quattuor sunt, cum iam emeris, obseruandae, de pastione, de fetura, de nutricatu, de sanitate.* La pâture est alors développée en II, 1, 16-17 ; la reproduction en II, 1, 18-19 ; le nourrissage en II, 1, 20 ; la santé en II, 1, 21-23.

35. *Res rusticae*, II, 1, 25-27.

36. *Res rusticae*, II, I, 28.

le gros bétail	boeufs	acquisition du bétail : 4 élevage : 4 nombre : 1
	ânes	acquisition du bétail : 4 élevage : 4 nombre : 1
	chevaux	acquisition du bétail : 4 élevage : 4 nombre : 1

ce qui est utile	mulets	acquisition du bétail : 4 élevage : 4 nombre : 1
	chiens	acquisition du bétail : 4 élevage : 4 nombre : 1
	bergers	acquisition du bétail : 4 élevage : 4 nombre : 1

Cette composition éclaire celle du livre III des *Géorgiques* : deux grandes parties seulement, d'abord sur le gros bétail puis sur le petit. Est-ce à dire que Virgile néglige tout le reste ? Non ! Il épure certes les données potentielles, en éliminant ce qui concerne porcs et ânes. Mais on retrouve pour le gros bétail âge, forme et génétique, sans ce qui concerne l'aspect juridique d'une acquisition car, chez Virgile, on n'achète pas les troupeaux ou les terres : ils sont là ; puis reproduction et nourrissage apparaissent. Pâture et maladies seront en revanche développées pour le petit bétail, de même que les pâtres, la laine et le lait. La distribution de la matière évolue et se concentre. Une réflexion plus universelle apparaît, sur l'Amour pour clore la présentation du gros bétail, puis sur Tisiphone sortie des Enfers lors de l'épidémie qui termine l'exposé du petit bétail. Une volonté d'élévation s'y découvre, comme dans l'introduction. Virgile veille-t-il à ses nombres ou est-ce le hasard si les totaux de chaque introduction et partie font 283 vers pour le gros bétail, comme pour le petit bétail : 283 vers ? On ne sait, mais cette coïncidence ou volonté poétique évoque la technique des chants amébées : c'est comme si Virgile se répondait à lui-même avec variation du grand au petit, comme si les *Géorgiques* avaient intériorisé les vrais chants amébées des *Bucoliques* pour décrire les diverses sortes de troupeaux, ou les différents pâtres étrangers : aussi vaillants en Lybie qu'ils sont dénaturés en Scythie.

vers 1-48 : introduction	
vers 49-283 : le gros bétail	– forme extérieure, âge, génétique pour la sélection des parents (49-122 : mères des boeufs et pères des chevaux) – fécondation et soins aux futurs parents (123-156) – soins aux petits (157-208 : veaux puis jeunes chevaux) – affermissement par rejet de Vénus et folie universelle de l'amour (209-283)

vers 284-294 : transition et introduction	
vers 295-566 : le petit bétail	– hébergement des animaux, comparaison de leur utilité respective et sorties à l'appel des Zéphyrs (295-338) – les pâtres étrangers (339-383) – la laine et le lait (384-403) – lutte contre serpents et maladies, épidémie du Norique (414-566)

Le goût de Virgile va ainsi vers une partition en deux ou quatre (et non en trois ou neuf comme Varron) : la liaison de gros et petit bétail n'y est en effet qu'un exemple de la réflexion esthétique générale sur l'union non contradictoire de grandeur et petitesse ; à la fin du livre III, le style de fait s'élève pour montrer l›épizootie qui fait sortir Tisiphone des Enfers.

Au début du chant IV, Virgile résume explicitement ce qui pourrait sembler paradoxal : si mince soit le sujet, sa gloire ne l'est pas [37]. Et il compose ce livre à nouveau en deux parties : la première joint à l'introduction du livre (vers 1-7) la description des abeilles en vie (vers 8-280) ; après une transition de six vers (vers 281-286), la seconde partie évoque la coutume égyptienne pratiquée par Aristée pour faire renaître les abeilles qu'il perdit pour avoir causé la mort d'Eurydice (vers 287-558), et elle s'achève sur la réflexion du poète sur son oeuvre (559-566). L'ensemble du livre apparaît ainsi composé de 280 vers, 6 vers de transition, 280 vers ; et il s'élève des minuscules abeilles à l'*épyllion* d'Orphée. Abrègement, stylisation, éloge du petit, *épyllion* témoignent de l'alexandrinisme des *Géorgiques.* La partition en deux rappelle quant à elle des chants amébées qui seraient intériorisés ainsi que le plan d'Hésiode pour les *Travaux et les Jours* : première grande partie sur les mythes et l'adresse aux rois et à Persès (382 vers), seconde grande partie sur les travaux des champs, la navigation et les conseils divers (vers 383-764) : 382 vers, conclusion en 64 vers. Si la similitude du nombre de vers est loin d'être assurée chez Hésiode puisque certains passages sont considérés comme

37. *Géorgiques*, IV, 6 : *in tenui labor ; at tenuis non gloria*... Voir Ph. Heuzé, « *In tenui labor*. Remarques sur la poétique de l'amplification dans les *Géorgiques* », *REL* 73, 1995, p. 115-123.

inauthentiques dès Aristarque (ces arguments sont cependant combattus par P. Mazon), du moins la partition générale en deux grands ensembles est-elle manifeste, de même que leurs proportions ressemblantes ; et c'est ce qu'imite aussi Virgile, en chantant « par les places romaines le poème d'Ascra », patrie d'Hésiode (*Ascraeumque cano Romana per oppida carmen*, II 176) : non seulement un thème, mais une forme. De cette composition passons alors à ce qu'il y fait dans les livres III et IV : la description des animaux.

La caractéristique de cette description est de suivre un processus d'élévation, qui la mène de la physique à la méta-physique. L'anthropomorphisme en est un moyen majeur. N'en retenons que quelques exemples. Voici comment Virgile définit l'âge où la vache peut avoir des petits :

Aetas Lucinam iustosque pati hymenaeos
desinit ante decem, post quattuor incipit annos
« L'âge de supporter Lucine et de justes hyménées
s'achève avant dix ans et commence après quatre » [38].

Et voici Varron :

Non minores inire bimas ut trimae pariant, eo melius si quadrimae. Pleraeque pariunt in decem annos, quaedam etiam plures.
« Il ne faut pas faire saillir les vaches de moins de deux ans pour qu'elles mettent bas à trois et, mieux encore, à quatre. La plupart sont fécondes pendant dix ans, certaines même davantage » [39].

Aristote précisait déjà : « les vaches de moins de un an ne s'accouplent pas, sauf s'il y a une monstruosité » [40] ; il ajoutait l'âge des mâles la première fois : un an, mais « le plus souvent ils ont un an et huit mois et, de l'avis le plus répandu, deux » ; quant à la durée de vie des animaux, elle était de quinze ans, voire plus. S'ensuivaient les diverses positions d'accouplement des animaux, leurs sécrétions diverses… Virgile gomme ces détails et ce ton trop terrestres ; les animaux vont vers « Vénus », guidés par les éleveurs ou d'eux-mêmes [41], ils ont de « justes hyménées » comme des citoyens romains (comme les seuls patriciens à l'origine), ils connaissent « Lucine », déesse des enfantements. Et quand il s'agit de les protéger des insectes, c'est à la « génisse fille d'Inachus » [42] que le poète songe : Io, une vraie femme, métamorphosée en génisse par la jalousie de Junon, une femme en fausse génisse parmi ces vaches aux pensées de femme... Et voici celui qu'un rival en amour vient de vaincre :

uictus abit longeque ignotis exsulat oris
multa gemens ignominiam plagasque superbi
uictoris, tum quos amisit inultus amores

38. *Géorgiques*, III, 60-61.
39. *Res rusticae*, II, 5, 13, traduction Ch. Guiraud.
40. Aristote, *Histoire des animaux*, VI 21, traduction J. Bertier, Paris, Gallimard, 1994.
41. *Géorgiques*, III, 64 : *mitte in Venerem pecuaria primus* ; III 137 : *sed rapiat sitiens Venerem...*
42. *Géorgiques*, III, 153 : *Inachiae... iuuencae.*

« vaincu (il) s'écarte ; longtemps il reste en exil sur des rives inconnues
se plaignant abondamment de son ignominie et des coups qu'il a reçus
de son superbe vainqueur, et aussi de ses amours perdues, sans vengeance » [43].

Qui dirait, hors contexte, qu'il s'agit d'un taureau ? Tout le vocabulaire évoque les situations et passions humaines : défaite, exil, gémissement, ignominie, superbe vainqueur, vengeance et pour dernier mot : amours... Quand vient alors le jour de sa revanche, le voici :

Post, ubi collectum robur uiresque refectae,
signa mouet praecepsque oblitum fertur in hostem ;
fluctus uti, medio coepit cum albescere ponto
longius ex altoque sinum trahit, utque uolutus
ad terras immane sonat per saxa neque ipso
monte minor procumbit, at ima exaestuat unda
uerticibus nigramque alte subiectat harenam.
« Puis, lorsqu'il a rassemblé sa puissance et que ses forces sont refaites,
il avance ses étendards et la tête en avant se rue contre l'ennemi qui l'avait oublié.
Ainsi le flot, lorsqu'il commence à blanchir dans le milieu de la mer,
entraîne plus loin la courbe des vagues qu'il tire des profondeurs et se déploie jusqu'à la terre, roulant avec un bruit immense parmi les rochers, lui qui n'est pas
moins haut que la montagne même, il s'abat ; l'onde au plus profond bouillonne
en tourbillons ; du fond elle projette en haut le sable noir » [44].

Cette fois ce n'est plus de bagarre ou de rivalité, mais de guerre contre un ennemi qu'il s'agit et notre taureau s'y précipite, portant les étendards ! On pourrait évidemment sourire mais une comparaison s'est ajoutée à cet anthropomorphisme exacerbé, elle est empruntée à Homère :

« Ainsi, sur la rive sonore, la houle de la mer, en vagues pressées, bondit au branle de Zéphyr ; elle se soulève au large d'abord, puis s'en vient briser sur la terre, dans un immense fracas, dressant sa crête en volute autour de chaque promontoire et crachant l'écume marine. Tels les bataillons danaens, en vagues pressées, sans trêve, s'ébranlent vers le combat (...).
Les Troyens au contraire ressemblent aux brebis que l'on voit innombrables dans l'enclos d'un homme opulent, quand on trait leur lait blanc et que sans répit elles bêlent à l'appel de leurs agneaux ».

Dans l'*Iliade* [45], ce sont les Danaens marchant au combat qui sont semblables à la houle s'écrasant sur la grève, tandis que les Troyens ressemblent

43. *Géorgiques*, III, 225-227.
44. *Géorgiques*, III, 235-241.
45. *Iliade*, IV, 422-435, édition et traduction P. Mazon, notes H. Monsacré, t. I : Chants I à VIII avec préface de J.-P. Vernant, t. II : Chants IX à XVI, t. III : Chants XVII à XXIV, Paris, Les Belles Lettres, Classiques en poche, 1998.
Ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ἐν αἰγιαλῷ πολυηχέϊ κῦμα θαλάσσης
ὄρνυτ᾽ ἐπασσύτερον Ζεφύρου ὕπο κινήσαντος·

à des brebis qui bêlent, au moment où la trêve est rompue et que s'ouvre la guerre pour Hélène que le duel Ménélas-Pâris avait en vain tenté d'éviter… Quand Homère dit les hommes comme des animaux ou des flots, Virgile dit les taureaux comme des hommes ou des flots. Et la belle vache de Sila [46] pour qui ils combattent, prend des allures d'Hélène, pour qui sait son Homère du moins… Rien d'étonnant alors que Virgile fasse immédiatement suivre ces mots d'une généralisation sur l'amour ; identique pour tous, il est caractérisé par furies et feu :

Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque
et genus aequoreum, pecudes pictaeque uolucres
in furias ignemque ruont : amor omnibus idem.
« Oui, toutes les races sur terre, celle des hommes et celle des bêtes sauvages
et la race de la mer, le bétail et les oiseaux bigarrés
se ruent dans les furies et dans le feu : l'amour est le même pour tous » [47].

Pareil anthropomorphisme s'étend à tous les animaux, même si le temps ne permet pas de le développer ici. Au livre IV les abeilles aussi ont leur lare (*larem* : IV, 43), elles moissonnent les fleurs (*metunt*, IV 54), effleurent comme pour une libation la surface des rivières (*libant* IV 54) ; leur travail est comparé à celui des Cyclopes dans leur forge (IV, 170) ; elles sont surtout organisées en chefs et peuples (*duces*, *gentis* : IV 4-5) avec « roi et petits Quirites » (*regem paruosque Quirites* : IV 201). Pour accélérer leur guérison lorsqu'elles sont épuisées, on peut donc les « exhort(er) et les appel(er) aux mets connus » [48], bref parler aux abeilles… Virgile donne la clef de cet anthropomorphisme qui n'est équivalent ni chez Aristote, ni chez Varron :

His quidam signis atque haec exempla secuti
esse apibus partem diuinae mentis et haustus
aetherios dixere ; deum namque ire per omnis
terrasque tractusque maris caelumque profundum ;
hinc pecudes, armenta, uiros, genus omne ferarum,
quemque sibi tenuis nascentem arcessere uitas.
« Certains, d'après ces signes et après avoir suivi ces exemples,
dirent que les abeilles avaient une part d'intelligence divine et qu'elles puisaient dans l'éther ; un dieu en effet allait par toutes
les terres, les courants de la mer et le ciel profond :

πόντῳ μέν τε πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
χέρσῳ ῥηγνύμενον μεγάλα βρέμει, ἀμφὶ δέ τ᾽ ἄκρας
κυρτὸν ἐὸν κορυφοῦται, ἀποπτύει δ᾽ ἁλὸς ἀχνην·
ὣς τότ᾽ ἐπασσύτεραι Δαναῶν κίνυντο φάλαγγες
νωλεμέως πόλεμον δέ·
...
Τρῶες δ᾽, ὥς τ᾽ ὄϊες πολυπάμονος ἀνδρὸς ἐν αὐλῇ
μυρίαι ἑστήκασιν ἀμελγόμεναι γάλα λευκὸν
ἀζηχὲς μεμακυῖαι ἀκούουσαι ὅπα ἀρνῶν.

46. Massif montagneux du Bruttium au sud de l'Italie (Calabre).
47. *Géorgiques*, III, 242-244.
48. *Géorgiques*, IV, 266 : *hortantem et fessas ad pabula nota uocantem.*

de lui le menu ou le gros bétail, les hommes, toute la race des bêtes sauvages et chaque être qui naissait, tiraient pour eux leurs frêles vies » [49].

L'anthropomorphisme virgilien a pour cause une métaphysique : si les êtres animés et l'univers entier se ressemblent, c'est qu'un même dieu les anime. Cet anthopomorphisme n'est pas ornemental mais théologique. Pourquoi est-il cependant particulièrement développé pour taureaux et vaches, et pourquoi Virgile commence-t-il par eux son étude du bétail ? est-ce en raison d'une tradition issue de Timée de Tauroménium, historien du IIIe siècle av. J.-C., et rapportée par Varron ?

Graecia enim antiqua, ut scribit Timaeus, tauros uocabat italos, a quorum multitudine et pulchritudine et fetu uitulorum Italiam dixerunt. Alii scripserunt, quod ex Sicilia Hercules persecutus sit eo nobilem taurum, qui diceretur Italus.
« La Grèce ancienne en effet, à ce qu'écrit Timée, appelait les taureaux *itali* et c'est leur nombre, leur beauté ainsi que la production des veaux qui leur fit donner son nom à l'Italie. D'autres [50] ont écrit que c'est parce qu'Hercule y avait poursuivi depuis la Sicile un taureau fameux nommé Italus » [51].

Cette tradition s'oppose aussi à celle [52] qui donne pour origine à l'Italie le roi archaïque Italos [53]. Si surprenante soit-elle, Pison [54] et Varron citent cette étymologie *uituli* > *Itali*, avec sérieux ou par jeu. Et tout le Moyen Age parlera de « jouvenceaux » (*iuuenci*), « jouvencelles » (*iuuencae*), avant qu'on ne chante aujourd'hui « une jolie fleur dans une peau d'vache » ! De l'anthropomorphisme des *uituli* aux *Itali* apparaît toutefois une seconde caractéristique majeure de la description virgilienne des animaux : leur politisation.

Celle-ci apparaît évidemment dans le cas des abeilles qui ont rois et peuples, ainsi qu'une répartition précise du travail où Virgile s'inspire d'Aristote ; or ces descriptions ne sont pas démenties par les études de K. von Frisch, prix Nobel en 1973 [55] : nettoyage de la ruche, réchauffement et nourrissage du couvain les occupent (dix jours, ajoute K. von Frisch),

49. *Géorgiques*, IV, 218-224

50. D'après Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, IV, 22, 6), Hercule serait passé d'Italie en Sicile en tenant les cornes d'un taureau ; d'après Denys d'Halicarnasse citant Hellanicos de Lesbos (*Antiquités romaines*, I, 35, 2), il aurait franchi le détroit de Messine en poursuivant un des boeufs de Géryon, toujours d'Italie en Sicile, contrairement à ce qu'écrit Varron ici.

51. *Res rusticae*, II, 5, 3.

52. Voir par exemple Thucydide, qui la mentionne en étudiant le peuplement de Sicile (*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, VI, 2). Voir aussi Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 35, 1 qui cite alors Antiochos de Syracuse à propos de cet Italos ; et Denys résume les deux traditions en I, 35, 3, après avoir rappelé les noms grecs de l'Italie : Hesperia, Ausonia et le nom que lui donnent les indigènes : Saturnia.

53. Celui-ci apparaît dans la description des ancêtres de Latinus au livre VII de l'*Énéide* au vers 178.

54. *Res rusticae*, II, 1, 9. Il s'agit de L. Calpurnius Piso Frugi, homme politique et auteur d'*Annales*. Voir aussi *De lingua Latina*, V, 96 et la thèse de Fr. Biville, *Les Emprunts du latin au grec : Problèmes de phonétique*, Paris, 1983 (dactylographiée p. 111-112).

55. K. von Frisch, *Vie et mœurs des abeilles* [« Aus dem Leben der Bienen »], traduction A. Dalcq, préface P.-P. Grassé), Paris, Albin Michel, 1955 et 1969, nouvelle édition entièrement refondue et mise à jour par l'auteur 1989.

construction des cellules et gardes quand les glandes cirières se développent (dix jours), visites des fleurs (du vingt et unième jour à leur mort, quatre à cinq semaines plus tard si elles naissent au printemps, quelques mois autrement). Tout est organisé dans la ruche en société [56], les Anciens le savent ; Virgile précise que c'est un privilège donné par Jupiter aux seules abeilles, en récompense de l'avoir nourri bébé dans la grotte du mont Dicté [57]. Virgile présente pourtant le nourrissage et l'éducation des veaux [58] de façon comparable. Après les avoir marqués au fer non seulement d'un signe mais du nom de leur race, on les répartit en effet en trois fonctions : ceux qu'on réserve au maintien du troupeau, ceux qu'on garde pour les autels, ceux qu'on élève pour le travail de la terre ; de cette tripartition quasi dumézilienne découle une réflexion sur la soumission de ceux qu'il faut habituer à la servitude du collier (*seruitio* III 168), et de ceux qui sont une « jeunesse indomptée » (*pubi indomitae* : III 174). Certes Virgile parle des animaux, mais leurs fonctions ressemblent à celles des humains dans la cité, les premiers commandant aux autres. Les *Géorgiques* seraient-elles une politique en même temps qu'un ouvrage vétérinaire ?

À la fin du livre III apparaît ainsi l'épidémie du Norique [59] ou épizootie, puisque Virgile s'arrête au moment où la contagion atteint l'homme qui s'est vêtu de peaux ou toisons d'animaux morts. Ce désastre est décrit comme celui des animaux, mais il atteint aussi la nature et la société : lacs et terres sont contaminés, les prêtres ne peuvent plus assurer correctement les sacrifices, le laboureur sans boeufs laisse son araire, sème de ses ongles et attèle sur sa propre nuque les chariots grinçants. Au lieu des gouvernants (absents), voici la pâle Tisiphone, Furie échappée des ténèbres stygiennes pour la lumière, qui « pousse devant elle les Maladies et Peur » : *pallida Tisiphone Morbos agit ante Metumque* [60]. Virgile écrit *agit,* le mot qui caractérise le meneur du troupeau, son berger ; voilà donc le nouveau pasteur du troupeau. Voilà l'oeuvre du feu qui n'est plus celui d'Amour, mais le *sacer ignis* (III, 566) de la maladie qui dévore tout. Bien sûr Virgile en ce final du livre III se souvient du final du livre VI de Lucrèce racontant la peste d'Athènes et ses morts humaines. Et quand Lucrèce finissait sur l'amoncellement de cadavres dans les temples, la défaite de la religion face à la douleur, et les rixes pour voler des bûchers, Virgile commence justement par les conséquences religieuses de la mort des animaux.

Or les deux poètes ne se contentent pas de décrire les « signes » de la maladie, ils s'interrogent sur ses causes. Virgile y voit un trouble de l'air né d'une maladie du ciel :

Hic quondam morbo caeli miseranda coorta est
tempestas totoque autumni incanduit aestu

56. Voir J. Pigeaud, « Nature, culture et poésie dans les *Géorgiques* de Virgile », *Helmantica* 23, nos 85-87, 1977, p. 431-473.

57. *Géorgiques*, IV, 149-196. Autres privilèges de leur nature donnée par Jupiter : leur mode de reproduction sans accouplement (IV, 197-202), leur amour des fleurs et de la gloire (203-209), leur attitude envers leur roi et au combat (210-218).

58. *Géorgiques*, III, 157-178.

59. *Géorgiques*, III, 478-566.

60. *Géorgiques*, IV, 552.

et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum,
corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
« Là jadis d'une maladie du ciel naquit un misérable
trouble de l'air, il s'embrasa de toute l'ardeur de l'automne,
il donna à la mort toute la race des troupeaux, celle des bêtes sauvages,
il corrompit les lacs et infecta les étables de son poison » [61].

Telle était effectivement l'explication que donnait Lucrèce, après un exposé sur l'adéquation des maladies aux différences d'air des différents climats. Mais il ajoutait une précision géographique que Virgile supprime d'autant plus qu'il a déplacé le lieu de l'épidémie, de la Grèce au Norique :

Haec ratio quondam morborum et mortifer aestus
finibus in Cecropis funestos reddidit agros
uastauitque uias, exhausit ciuibus urbem.
Nam penitus ueniens Aegypti finibus ortus,
aera permensus multum camposque natantis,
incubuit tandem populo Pandionis omni.
Inde cateruatim morbo mortique dabantur.
« C'est cette forme d'épidémie, c'est un souffle mortel qui jadis sur la terre de Cécrops remplit les campagnes de funérailles, rendit les chemins déserts, vida la ville de ses citoyens. Venant du fond de l'Égypte où il avait pris naissance, après un long voyage à travers l'air, au-dessus des plaines flottantes, il finit par s'abattre sur le peuple de Pandion tout entier ; et tous, dès lors, par bataillons entiers, étaient livrés à la maladie et à la mort » [62].

Pour Lucrèce, le souffle mortel qui perdit Athènes, venait d'Égypte... Gardons cela en mémoire en voyant le texte de Thucydide. Le premier il dit l'épidémie survenue à Athènes de 430 à 426 av. J.-C. (un typhus, peut-être) ; elle fit des milliers de morts :

ἤρξατο δὲ τὸ μὲν πρῶτον, ὡς λέγεται, ἐξ Αἰθιοπίας τῆς ὑπὲρ Αἰγύπτου, ἔπειτα δὲ καὶ ἐς Αἴγυπτον καὶ Λιβύην κατέβη καὶ ἐς τὴν βασιλέως γῆν τὴν πολλήν. ἐς δὲ τὴν Ἀθηναίων πόλιν ἐξαπιναίως ἐσέπεσε…
« Le mal, dit-on, fit son apparition en Éthiopie, au-dessus de l'Égypte, de là il descendit en Égypte et en Libye et se répandit sur la majeure partie des territoires du Roi. Il se déclara subitement à Athènes » [63].

C'est encore du sud que Thucydide fait venir la cause de l'épidémie : Éthiopie, Égypte, Libye. Et il décrit les symptômes de la maladie, en homme qui l'a lui-même éprouvée, pour qu'à l'avenir ils soient reconnus : violentes chaleurs à la tête, puis mal qui descend sur la poitrine, sur l'estomac, soif si forte qu'elle fait se jeter dans les puits, renoncement à guérir, « feu intérieur » qui fait mourir en sept à neuf jours, ou descend encore jusqu'aux intestins, aux extrémités du corps, dont on peut perdre une partie, ou la vue,

61. *Géorgiques*, III, 478-481, traduction J. Dion.
62. *De natura rerum*, VI, 1138-1145, traduction A. Ernout.
63. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse,* livre II, 48, 1-2, traduction J. Voilquin, Paris, Garnier, 1936.

ou la mémoire même une fois guéri… Cette description des mourants inspire fortement les morts des *Géorgiques* détaillées jusqu›aux cadavres, et présentées aussi, comme l'a montré J. Pigeaud[64], selon les théories médicales d'Hippocrate et d'Asclépiade, que Virgile avait sans doute étudiées. Or Thucydide ajoute :

> ἕτερος ἀφ' ἑτέρου θεραπείας ἀναπιμπλάμενοι ὥσπερ τὰ πρόβατα ἔθνησκον· « Ils se contaminaient en se soignant réciproquement et mouraient comme des troupeaux »[65].

« Comme des troupeaux », disait Thucydide ; inversement Virgile fait mourir les animaux du Norique, comme jadis les Athéniens. Et tout lecteur ou auditeur cultivé sait ce mal venu du sud, d'Égypte ; même si Virgile l'a tu, Lucrèce l'avait redit quelques années plus tôt. Souvenons-nous alors de la *recitatio* des *Géorgiques* faite par Virgile : elle a pour cadre une villa d'Octavien ou de Mécène à Atella, proche de Parthénopé, c'est-à-dire de Naples, où Virgile aimait résider. Et pendant quatre jours, Virgile, relayé par Mécène quand sa voix faiblit, lit [66] à Octavien l'intégralité des *Géorgiques*. On est au printemps ou au début de l'été 29 av. J.-C., Octavien rentre d'Orient, après Actium en 31 av. J.-C. puis la mort d'Antoine le 1er août 30 av. J.-C. et celle de Cléopâtre le 12 août… Un mal, venu d'Égypte, jadis a pu perdre des hommes... Et ce mal n'était pas seulement physique. Thucydide avait montré que l'épidémie détruisait le respect de ce qui était divin [67] (on se volait les bûchers), exacerbait le goût des plaisirs [68] car il fallait jouir du peu de vie restant, et qu'en se diffusant elle détruisait le territoire, décimait l'armée, Périclès mourait en septembre 429 av. J.-C. Virgile lit à Octavien l'épidémie du Norique, inspirée de celle d'Athènes chez Thucydide et Lucrèce. Quel est alors l'enjeu ? la mort d'un simple troupeau ou d'un peuple ? Virgile peut taire l'origine égyptienne des drames, il peut s'arrêter au moment où l'épidémie atteint l'homme ; son écriture est un prélude dont Lucrèce et Thucydide ont déjà écrit la suite : la décomposition du corps social. Ainsi Virgile écrit-il, comme Hésiode en son immense début des *Travaux et des Jours,* pour les gouvernants autant que pour les paysans. Et sa réflexion porte aussi sur travail et justice :

64. Pour l'exposé clinique et les théories médicales, voir J. Pigeaud, « Virgile et la médecine. Quelques réflexions sur l'utilisation de la pensée physiologique dans les *Géorgiques* de Virgile », *Helmantica* 33, nos 100-102, 1982, p. 539-560 ; *L'Art et le Vivant*, Paris, Gallimard, 1995 (en particulier le chap. XI sur les *Géorgiques*).

65. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, II, 51, 4 traduction J. Voilquin.

66. Donat, *Vie de Virgile*, 27 : *Georgica reuerso post Actiacam uictoriam Augusto atque Atellae reficiendarum faucium causa commoranti per continuum quadriduum legit suscipiente Maecenate legendi uicem, quotiens interpellaretur ipse uocis offensione.* Donat précise que sa diction est remarquable de « suavité » et de « séductions étonnantes » (*cum suauitate, cum lenociniis miris* : *Vie de Virgile*, 28).

67. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, livre II, 52, 3 : ὑπερβιαζομένου γὰρ τοῦ κακοῦ οἱ ἄνθρωποι, οὐκ ἔχοντες ὅτι γένωνται, ἐς ὀλιγωρίαν ἐτράποντο καὶ ἱερῶν καὶ ὁσίων ὁμοίως. « La violence du mal était telle qu'on ne savait plus que devenir et que l'on perdait tout respect de ce qui est divin et respectable » (traduction J. Voilquin).

68. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, II, 53, 1 : ῥᾷον γὰρ ἐτόλμα τις ἃ πρότερον ἀπεκρύπτετο μὴ καθ' ἡδονὴν ποιεῖν. « Chacun se livra à la poursuite du plaisir avec une audace qu'il cachait auparavant » (traduction J. Voilquin).

Quid labor aut benefacta iuuant ? quid uomere terras
inuertisse grauis ? Atqui non Massica Bacchi
munera, non illis epulae nocuere repostae :
frondibus et uictu pascuntur simplicis herbae ;
pocula sunt fontes liquidi atque exercita cursu
flumina ; nec somnos abrumpit cura salubris.
« De quoi leur servent leur travail et leurs bienfaits ? et pourquoi ont-ils retourné
avec le soc les lourdes terres ? Cependant ni le Massique,
cadeau de Bacchus, ni les festins répétés ne leur ont été nuisibles ;
ils se nourrissent de feuillages et vivent simplement de l'herbe ;
ils ont pour coupes les sources et les fleuves dont le cours est toujours mouvant ;
et le souci n'interrompt pas leur sommeil salubre » [69].

À quoi sert-il d'avoir été utile aux autres, tempérant, tranquille en son âme ? Toute vertu même est devenue dérisoire. Car les écrivains antiques osent dire ou suggérer le retentissement moral, religieux, politique des épidémies sur la cité qu'au contraire Vasari voudra cacher quand il s'agira de la grande peste noire [70] de Florence et Sienne en 1348, mais que Boccace prendra pour cadre de son *Décaméron* écrit entre 1349 et 1353. Là où il y aura souvent déni à la Renaissance pour maintenir l'idée de cités rayonnantes, il y a au contraire chez les Anciens insistante mémoire des causes qui peuvent perdre une âme et une cité.

Mais souvent dans les *Géorgiques* c'est au lecteur de comprendre ce que Virgile esquisse à peine. Qu'on se souvienne de la discorde survenue entre les deux rois des abeilles. Virgile reprend à l'*Histoire des animaux* d'Aristote la couleur rouge feu [71] du meilleur et en fait un éclat d'or et de rouge (*auro, rutilis* : IV, 91-93). Il reprend aussi l'idée de tuer le roi excédentaire, sobrement exprimée par Aristote en cas d'essaimage :

« si le roi que le petit groupe a abandonné se met à les suivre, elles (= les abeilles) le tuent » [72] .

Varron [73] recommandera à son tour qu'il n'y ait pas plusieurs *reguli.* Mais chez Virgile leur *discordia* devient bataille romaine, et de nouvelles caractéristiques peignent le pire roi (*deterior* : IV, 89) : paresse (*desidia* : IV, 94) et surtout prodigalité (*prodigus* : IV, 89). Le poète ne dira rien de plus de

69. *Géorgiques*, III 525-530.

70. Voir M. Meiss, *La Peinture à Florence et à Sienne après la peste noire*, traduit de l'anglais par D. Le Bourg, préface de G. Didi-Huberman, Paris, Hazan, 1994 pour la 1re édition ; nouvelle édition en 2013.

71. Aristote, *Histoire des animaux,* IX, 40, 624 b : δύο μὲν ἡγεμόνων, ὁ μὲν βελτίων πυρρός, ὁ δ' ἕτερος μέλας καὶ ποικιλώτερος, τὸ δὲ μέγεθος διπλάσιος τῆς χρηστῆς μελίττης : « d'une part il y a deux sortes de roi, le meilleur est rouge, l'autre noir et plus bariolé, et sa taille est double de l'abeille ouvrière », traduction P. Pellegrin, dans Aristote, *Oeuvres complètes*, Paris, Flammarion, 2014.

72. Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 40, 625 b, traduction P. Pellegrin.

73. Varron, *Res rusticae*, III, 16, 18 : *Praeterea ut animaduertat ne reguli plures existant : inutiles enim fiunt propter seditiones* : « En outre il veillera à ce qu'il n'y ait pas plusieurs jeunes rois, car leurs rivalités les rendent nuisibles » (traduction Ch. Guiraud).

celui qu'il faut ainsi livrer à la mort : *dede neci* (IV, 90). Mais qui avant 29 av. J.-C. s'est mis à distribuer les terres de Rome aux enfants qu'il eut d'une étrangère ? qui pour cela fit une nouvelle guerre ? Un mot *prodigus* fait basculer de la Grèce à Actium, de l'image au symbole, comme l'a si bien montré V. Pöschl [74] pour l'*Énéide*.

Au-delà du monde politique, l'écriture des *Géorgiques* devient alors une fresque de la terre au premier livre, de l'élément liquide au second avec vin et olive, du feu d'amour et de maladie au troisième, de l'air au dernier avec les abeilles et leur miel aérien [75] puisqu'on le croyait effectivement tombé du ciel surtout au lever des étoiles. Son horizon prend les dimensions du monde, en utilisant les faits rustiques de Varron, la politique hésiodique et l'esthétique alexandrine faite d'écriture savante pour public cultivé, de recherche des causes du passé au présent, et d'amour éprouvé par tout animé.

C'est enfin une réflexion sur le temps, qui procède à la fois par temps linéaire et par correspondances.

Quand il s'agit du temps présent, Virgile y substitue les étoiles aux problèmes du calendrier dont Ch. Guittard [76] a brillamment montré les complexités pour l'œuvre de Tite-Live. Signalons seulement ici que, faute des intercalations que les guerres civiles avaient fait oublier, l'année civile de 48 av. J.-C. « avançait de trois mois sur l'année solaire » d'après A. Le Boeuffle, si bien que les « mois d'automne se trouvaient placés en été réel » [77]. Pour réaligner l'année légale sur l'année tropique (le temps que le soleil met à revenir à la même place), César, grand pontife, fit donc réformer ce calendrier en 46 av. J.-C. par Sosigène d'Alexandrie, après son séjour en Égypte (fin 48-début 47 av. J.-C.). L'année 46 av. J.-C. atteignit [78] alors 445 jours pour que l'année 45 av. J.-C. ait 365 jours, avec en prévision une année bissextile [79] tous les quatre ans. Mais Auguste dut encore corriger les erreurs induites par des années bissextiles promulguées tous les trois ans au lieu de quatre ! Au fond des campagnes, on ne suivait sans doute pas ces réformes et on gardait pour repères le soleil et les astres, dont les correspondances avec les travaux agricoles figuraient dans des parapegmes. Varron en avait d'ailleurs réalisé un pour Pompée en 77 av. J.-C. : l'*Ephemeris naualis,* Cicéron avait traduit Aratos en vers, César [80] aurait composé un *De astris*… Ainsi Virgile utilise-t-il les astres et leurs signes pour guider les travaux des

74. V. Pöschl, *Die Dichtkunst Virgils. Bild und Symbol in der Aeneis*, Berlin-NewYork, W. de Gruyter, 1977.

75. L'adjectif est de Virgile *: aerii mellis caelestia dona* (IV, 1) et l'explication chez Aristote, *Histoire des animaux* 553 b.

76. Voir Ch. Guittard, « *Ordo temporum* : problèmes de chronologie livienne », *REL* 91, 2014, p. 115-131.

77. Voir A. Le Boeuffle, *Le Ciel des Romains*, Paris, de Boccard, 1989, p. 15. Ce mois supplémentaire de vingt-sept jours, nommé *Mercedonius*, s'ajoutait tous les deux ans après le 23 ou 24 février, aux 355 jours de l'année, d'après la réforme de 450 av. J.-C. Mais les pontifes oubliaient ou multipliaient les mois intercalaires pour raison politique !

78. Déjà rallongée par un mois supplémentaire normal en février (378 jours), elle se compléta de deux autres entre novembre et décembre (*intercalaris prior* puis *posterior* d'après Cicéron).

79. Elle fonctionnera jusqu'en 1582, où l'on supprima dix jours, en sorte que le jeudi 4 octobre 1582 eut pour lendemain le vendredi 15 octobre.

80. Voir Macrobe, *Saturnales*, I, 16, 39.

paysans, en savant imitateur des Alexandrins, des *Phénomènes* d'Aratos en particulier dont il s'inspire au livre I des *Géorgiques*. Comme Hésiode aussi, qui se réfère rarement aux noms légaux des mois (pour éviter sans doute alors les méandres des calendriers grecs particuliers à chaque cité), il dit les dates en nommant les étoiles. Il faut ainsi récolter le miel deux fois par an : « dès que Taygète aux terres montre son visage plein d'honneur, elle la Pléiade » [81] c'est-à-dire entre le 22 avril et le 11 mai, puis « lorsque fuyant l'astre du Poisson humide, plus funestement du ciel (elle) descend vers les ondes hivernales » [82] c'est-à-dire entre le 28 octobre et le 13 novembre. Mais ce qui était au départ une nécessité pratique, donne un accompagnement cosmique aux travaux humains :

> *Luciferi primo cum sidere frigida rura*
> *carpamus, dum mane nouom, dum gramina canent*
> *et ros in tenera pecori gratissimus herba.*
> « avec le premier astre de Lucifer, cueillons les fraîches
> campagnes, pendant que le matin est neuf, que les graminées blanchissent
> et que la rosée est la plus agréable au troupeau dans l'herbe tendre » [83].

Rien ne manque à ce *locus amoenus* peint du plus grand au plus petit, comme les scènes du film *Microcosmos : Le peuple de l'herbe,* pas même la goutte de rosée si chère aux Alexandrins ; et c'est avec l'étoile porteuse du jour qu'on le cueille : avec Vénus. Belle invitation…

C'est ainsi au ciel qu'on découvre un temps sacralisé, et c'est là qu'un jour futur ira Octavien : dieu des villes et terres, ou des mers, ou constellation nouvelle entre [84] Erigone et les Pinces c'est-à-dire entre la Vierge et les pinces du Scorpion, qu'importe ! Son avenir est celui d'une apothéose ou d'une immortalisation astrale. Virgile l'annonce au début du livre I, alors que cette divinisation d'Octavien n'arrivera que le 17 septembre 14 ap. J.-C., quarante à cinquante ans plus tard. En cela il est *uates*, poète prophétique. On dira qu'il n'était pas très difficile d'imaginer que le « fils du divin » César serait à son tour divin : certes ! Mais la différence de ce début éclate pourtant par rapport à Hésiode : les deux poètes s'adressent aux dieux, aux gouvernants et à un autre interlocuteur, Persée ou Mécène. Mais là où Hésiode présente les mythes des origines de l'humanité : Prométhée, les différentes

81. *Géorgiques,* IV, 232-233 : *Taugete simul os terris ostendit honestum / Plias...* Aristote évoquait sobrement « le lever des Pléiades » (*Histoire des animaux*, 553 b traduction P. Pellegrin), Varron fait de même : « le lever des Pléiades » (*Res rusticae*, III, 16, 34 : *Vergiliarum exortu*).

82. *Géorgiques,* IV, 234-235 : *aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aquosi*
tristior hibernas caelo descendit in undas.
Aristote nomme seulement « le printemps et l'automne » (*ibid.* 626 b traduction P. Pellegrin). Varron dit « après le coucher des Pléiades » (*post Vergiliarum occasum*, III, 16, 34) ; mais il a ajouté une récolte intermédiaire à la fin de l'été avant le coucher de l'Arcture.

83. *Géorgiques,* III, 324-326, traduction J. Dion.

84. C'est l'espace de la Balance, signe de la naissance d'Auguste : voir Manilius qui, vers 10 av. J.-C., y exaltera un enfant né sous ce signe de l'équilibre, car tout se règlera selon sa volonté (*Astronomiques*, IV, 546-551) ; il en fera aussi le signe de l'Hespérie et de sa domination (*Astronomiques*, IV, 770-773). A. Le Boeuffle explique en effet qu'en astrologie, la Balance est le domicile de Vénus et le lieu d'exaltation de Saturne ; c'est ainsi le signe de Rome, de l'Italie et d'Auguste (*Astronomie, astrologie, lexique latin*, article *Libra*). Auguste utilisait cependant aussi le Capricorne, signe de sa conception.

races de l'or au fer, Virgile imagine en revanche l'avenir de son gouvernant. Est-ce une raison qui lui fit confier l'écriture de *Géorgiques* : remettre les paysans à leur tâche certes, mais surtout rendre aux générations issues des guerres civiles un avenir ? À lui, poète de la quatrième *Bucolique*, il revenait de dire, non plus comme Hésiode une décadence, mais une espérance.

Etait-elle réservée au *princeps* ? « L'affaire Gallus » en est un témoignage, qui porte cette fois sur le présent et la réécriture de Virgile. Rappelons très brièvement les faits à la lumière de ce qu'en disent Servius et Dion Cassius :

> *Sane sciendum, ut supra diximus, ultimam partem huius libri mutatam : nam laudes Galli habuit locus ille, qui nunc Orphei continet fabulam, quae inserta est, posquam irato Augusto Gallus occisus est.*
> « Il faut bien savoir, comme nous l'avons dit plus haut, que la dernière partie de ce livre a été changée, car le passage qui contient maintenant l'histoire d'Orphée, insérée après que Gallus se fut tué à cause de la colère d'Auguste, comporta des éloges de Gallus » [85].

La première fin du livre IV des *Géorgiques*, lue à Octavien en 29 av. J.-C. comportait donc des « éloges » de Cornélius Gallus, poète et homme d'action qui s'était battu avec succès pour Octavien après Actium, à Alexandrie pour y défaire l'armée d'Antoine devant Pharos, puis en Égypte. Pour l'en remercier, Octavien l'avait nommé préfet d'Égypte. Mais voici quelle fut son attitude, d'après Dion Cassius :

> ὁ δὲ δὴ Γάλλος Κορνήλιος καὶ ἐξύβρισεν ὑπὸ τῆς τιμῆς. Πολλὰ μὲν γὰρ καὶ μάταια ἐς τὸν Αὔγουστον ἀπελήρει, πολλὰ δὲ καὶ ἐπαίτια παρέπραττε· καὶ γὰρ καὶ εἰκόνας ἑαυτοῦ ἐν ὅλῃ ὡς εἰπεῖν τῇ Αἰγύπτῳ ἔστησε, καὶ τὰ ἔργα ὅσα ἐπεποιήκει ἐς τὰς πυραμίδας ἐσέγραψε. Κατηγορήθη τε οὖν ἐπ´ αὐτοῖς ὑπὸ Οὐαλερίου Λάργου, ἑταίρου τέ οἱ καὶ συμβιωτοῦ ὄντος, καὶ ἠτιμώθη ὑπὸ τοῦ Αὐγούστου, ὥστε καὶ ἐν τοῖς ἔθνεσιν αὐτοῦ κωλυθῆναι διαιτᾶσθαι. Γενομένου δὲ τούτου καὶ ἄλλοι αὐτῷ συχνοὶ ἐπέθεντο καὶ γραφὰς κατ´ αὐτοῦ πολλὰς ἀπήνεγκαν, καὶ ἡ γερουσία ἅπασα ἁλῶναί τε αὐτὸν ἐν τοῖς δικαστηρίοις καὶ φυγεῖν τῆς οὐσίας στερηθέντα, καὶ ταύτην τε τῷ Αὐγούστῳ δοθῆναι καὶ ἑαυτοὺς βουθυτῆσαι ἐψηφίσατο. Καὶ ὁ μὲν περιαλγήσας ἐπὶ τούτοις ἑαυτὸν προκατεχρήσατο.
> « Les honneurs rendirent Cornélius Gallus insolent. Il se laissa aller contre Auguste à une foule de paroles insensées, et même d'actes coupables : il s'éleva à lui-même des statues dans toute l'Égypte, pour ainsi dire, et il inscrivit toutes ses actions sur les pyramides. Il fut accusé, à raison de ces faits, par Valérius Largus son compagnon et son commensal, et fut noté d'infamie par Auguste, avec défense d'habiter dans les provinces de César. À la suite de cela, un grand nombre d'autres attaquèrent Gallus et intentèrent une foule d'accusations contre lui ; le sénat tout entier décréta qu'il serait condamné judiciairement et exilé, ses biens confisqués, pour être donnés à

85. C'est le commentaire de Servius au premier vers du livre IV des *Géorgiques* que je traduis : pour le texte latin, voir *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, éd. G. Thilo et H. Hagen, Leipzig, 1881-1887, 3 vol.; réimp. Hildesheim, Georg Olms Verlag, 1961.

Auguste, et que les sénateurs offriraient un sacrifice à cette occasion. Gallus, pénétré de douleur, se déroba au supplice par la mort » [86].

Gallus fut donc pris d'*hybris* (ἐξύβρισεν), puis de douleur (περιαλγήσας), et il se suicida. Comme préfet du génie (*praefectus fabrum*) en août-septembre 30 av. J.-C. il avait effectivement construit un *forum Iulium* à Alexandrie ou Nicopolis [87], dont témoigne l'inscription retrouvée par F. Magi sur l'obélisque d'Héliopolis où il mit son nom, et qu'on voit maintenant à Rome place St-Pierre [88]. Puis après avoir sévèrement réprimé fin 30 av. J.-C. une insurrection à Héroônpolis, en 29 av. J.-C. la révolte de Thèbes, et placé sous tutelle le roi de Méroé Téritéqas, il fit dresser une stèle à Philae [89] le 16 avril 29 av. J.-C. avec une inscription trilingue (grec, latin, hiéroglyphe) : mais d'après la légende hiéroglyphique de l'image, substituant le nom de *Kornelios* à celui de *Kaisaros*, c'était lui le cavalier triomphant de la stèle [90]. Ses activités, récapitulées par un historien ultérieur sur le payrus d'Oxyrhynchus [91] XXXVII 2820, remilitarisaient l'Égypte. Quand Auguste alors lui accorda un *imperium*, peut-être pour le neutraliser, *ad similitudinem proconsulis* [92] alors qu'il n'était que chevalier, il lui suscita la jalousie et la vengeance des sénateurs qui, de délations en calomnies, le poussèrent à la condamnation et au suicide. Peut-être s'était-il cru un peu trop maître de l'Égypte, mais il n'était sans doute pas un nouvel Antoine, d'où ses éloges dans la version des *Géorgiques* que Virgile lut à Octavien en 29 av. J.-C. avant qu'on connût probablement l'inscription de Philae. Mais en 26 av. J.-C. l'éloge d'un suicidé ne pouvait plus clore un manuel d'agriculture. Virgile allait-il oublier celui qui avait contribué à lui rendre ses terres jadis et dont il s'était fait la voix [93] quand, fou d'amour pour une « Lycoris », Gallus ne pouvait plus composer ? Gallus était donc préfet d'Égypte, en

86. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIII, 23 (traduction E. Gros, Paris, Didot, 1865). Ce portrait s'oppose à celui d'Agrippa au début du paragraphe.

87. Voir C. Salvaterra, « *Forum Iulium* nell'iscrizione di C. Cornelio Gallo sull'obelisco Vaticano », *Aegyptus* 67, n^os^ 1-2, 1987, p. 171-181. Sur l'emplacement précis du *Forum Iulium* que Gallus aurait pu construire à Alexandrie, il y a aussi débat.

88. Voir G. Alföldy, *Der Obelisk auf dem Petersplatz in Rom*, Heidelberg, C. Winter-Universitätsverlag, 1990. L'inscription a été découverte sous l'actuelle inscription par F. Magi en 1962 (*Iussu imp(eratoris) Caesaris Divi f(ili) / C(aius) Cornelius Cn(aei) f(ilius) Gallus / praef(ectus) fabr(um) Caesaris Divi f(ili) / forum Iulium fecit* : G. Alföldy p. 18). On ramena ensuite l'obélisque à Rome sous Caligula en 37 et il fut redéplacé à la Renaissance lors de la construction de la nouvelle basilique pour occuper sa place actuelle.

89. *PHI Greek Inscriptions*, OGIS 654 : voir E. Bernand, *Les Inscriptions grecques de Philae, II : Haut et Bas Empire*, Paris, Éd. du CNRS, 1969. Sur la carrière de Gallus, voir J. Mélèze-Modrzejewski, « Rapports sur les conférences 1995-1996 », *École Pratique des Hautes Etudes (Sciences historiques et philologiques)* livret 11, 1995-1996, p. 95-97.

90. Voir F. Hoffmann, M. Minas, S. Pfeiffer, *Die dreisprachige Stele des C. Cornelius Gallus : Übersetzung und Kommentar*, Berlin-New York, De Gruyter 2009.

91. Voir l'édition du papyrus d'Oxyrhynchus, XXXVII 2820 par E. Lobel, 1971 ; voir aussi W. Luppe, « P. Oxy. 2820. Ein Bericht über die politische Tätigkeit des Cornelius Gallus ? », *Archiv für Papyrus-Forsch.* 26, 1978, p. 33-38.

92. Voir Ulpien dans *Digeste*, I, 17, 1.

93. Voir la *Bucolique,* X, 1-2. Cette « Lycoris » était en fait Volumnia, ancienne maîtresse d'Antoine, nommée au théâtre « Cytheris ».

cette Alexandrie de Basse Égypte qui avait pour emblème l'abeille [94] (*bi.t*), et dont Jean Leclant [95] rappelait qu'elle abritait dans le delta un « fourré de l'abeille » (*akh-bi.t*) où la déesse Isis s'était réfugiée après le meurtre d'Osiris. Isis qui, avec Horus, revivifia Osiris. À son tour Virgile fit revivre Gallus en Orphée, autre porteur de cultes à mystères. D'une manière sublimée, il en fit le prince des poètes et l'éternel amant de son épouse Eurydice. Car dans cet *épyllion,* la tête d'Orphée peut être tranchée, sa voix toujours appelle Eurydice et donne voix à la nature :

Eurydicen toto referebant flumine ripae
« tout le long du fleuve le rivage en écho redisait 'Eurydice' » (IV, 527).

L'intensité de l'amitié de Virgile pour Gallus n'avait d'égale que son audace : car Orphée était fils d'Apollon et Octavien aussi se disait tel. Mais Virgile ne craignit pas d'offrir à Gallus l'immortalité chère à Ennius que donne la poésie : cette espérance de mémoire qu'Orphée lui-même créait pour son épouse.

À cette méditation parfois douce-amère de l'avenir, s'adjoint alors une nostalgie du passé et de ses occasions perdues, comme l'illustre le souvenir du vieillard de Tarente. Rarement Virgile y dit autant « je ». La première fois c'est à l'irréel du présent, pour réfuter par manque de temps la possibilité de chanter les jardins : « quant à moi… peut-être… chanterais-je… » (*... equidem... /... /forsitan... /... canerem...* : IV, 116-119). La deuxième, c'est pour évoquer le souvenir d'avoir vu (*memini... / ... /... uidisse* IV 125-127) au pied des tours de la citadelle d'Oebalos un vieil homme de Corycus. Virgile y remonte aux origines du présent : pour le lieu, à l'antique roi de Sparte, Oebalos, fondateur de Tarente, et pour son habitant à la ville cilicienne de Korikos, d'où il vint prendre en Italie du sud une terre dont personne ne voulait, peut-être après la guerre de Pompée contre les pirates de Méditerranée. Belle écriture étiologique chère à l'alexandrinisme ! Virgile y voit ce qui échappe aux yeux mais n'est pas moins réel : le passé des cités accompagne ce souvenir d'un vieil homme. Le poète est-il un nouveau Critias [96], faisant du souvenir d'un vieil homme un mythe ? Voici que se dessine un homme en paix dans un jardin devenu fécond, presqu'autant que celui d'Alkinoos [97], n'achetant rien mais « égalant les richesses des rois » [98], « le

94. Voir par exemple O. Pfouma, « À propos de l'Abeille égyptienne et des Textes des Sarcophages», *Cahiers Caribéens d'Égyptologie* », numéro 6 février/mars 2004, p. 109-116 ; il y rappelle que l'abeille en égyptien se dit *bi.t,* la « couronne de Basse-Égypte » *bit.t*, le « roi de Basse Égypte » *bjtj*.

95. Voir J. Leclant, « L'Abeille et le Miel dans l'Egypte pharaonique », dans R. Chauvin, *Traité de Biologie de l'Abeille*, Paris, Masson, 1968, vol. 5, p. 51-60. L'auteur rappelle aussi qu'il y a à Saïs un temple de l'abeille, enfin que « des déesses de l'époque historique peuvent recevoir la désignation de *bi.t*, » par exemple Nut.

96. Dans le *Timée* de Platon (21 a), Critias rapporte le récit de l'Atlantide, pour l'avoir entendu de son grand-père : « Je vais dire cette vieille histoire comme je l'ai entendu raconter par un homme qui lui-même n'était pas jeune » (Ἐγὼ φράσω, παλαιὸν ἀκηκοὼς λόγον οὐ νέου ἀνδρός) ; son grand-père l'a d'ailleurs lui-même reçue de Solon et ce dernier d'Égypte.

97. *Odyssée*, VII 112-132 : ce jardin produit même l'hiver.

98. *Géorgiques*, IV, 130-132 : *Hic rarum tamen in dumis olus albaque circum*
lilia uerbenasque premens uescumque papauer
regum aequabat opes animis...

premier » [99] à tout avoir, avec des plantes symboliques [100], « le premier »... Et le récit s'arrête au moment où il transplante en ligne des arbres : comme un nouveau Cyrus [101], fier de montrer le jardin qu'il a lui-même dessiné et en partie planté à Lysandre, dans cette colonie de Sparte qu'est Tarente ?

Souvenons-nous qu'au printemps 37 av. J.-C. c'est près de Tarente d'abord que se rencontrèrent [102] Antoine et Octavien, au milieu de la rivière Taras ; puis Octave alla dormir sans escorte à Tarente chez sa soeur et Antoine, tandis que le lendemain Antoine fit de même dans l'autre sens. À cette réconciliation voulue par Octavie, et préparée par les ambassadeurs d'Octavien et d'Antoine, Virgile était présent, Horace le raconte [103]. Son vieillard de Tarente est-il alors le souvenir qui résulte de cette rencontre ? celui du temps où, quand les gouvernants se réconciliaient, chacun goûtait en paix des fruits de son jardin ? Un souvenir des occasions manquées, presque devenu un mythe empli de nostalgie… Une troisième fois ici, Virgile dit « je », pour passer et laisser la mémoire de cette négociation et de ce jardin à d'autres [104] : à Horace ? Lui ne saurait écrire qu'il n'est plus de bonheur pour le paysan que dans la méditation du passé, que la pythagoricienne Tarente ne serait plus porteuse de renaissance.

À cette méditation d'un temps linéaire futur, présent ou passé, Virgile ajoute ainsi comme de grands accords, si l'on continue l'image musicale de Varron [105] qui faisait des livres d'élevage le chant, des livres d'agriculture l'accompagnement. D'un livre à l'autre, comme en arpèges, les thèmes effectivement se répondent, souvent par leurs similitudes :

début du livre I : apothéose d'Octavien / début du livre III : temple d'Octavien
début du livre II : invocation à Bacchus / début du livre IV : prière à Apollon
final du livre I mort de César / final du livre III mort du troupeau
faute de Laomédon au livre I, cause des guerres civiles / fautes d'Aristée et d'Orphée au livre IV, causes de la mort des abeilles et d'Eurydice...

Mais parfois les thèmes s'opposent :

final du livre III : mort du troupeau / final du livre IV : bugonie et renaissance des abeilles.

« Lui pourtant entre les buissons plantait espacés des légumes et tout autour des lis blancs
accompagnés de verveines et de pavots comestibles :
il égalait dans son coeur les richesses des rois... »

99. *Géorgiques*, IV, 134 puis 140.

100. Voir P. Grimal, *Les Jardins romains*, Paris, P. U. F., 1969, p. 386-390.

101. Voir Cicéron, *Cato maior*, XVII, 59, tirant cette anecdote de Xénophon, *Économique,* IV, 20-24.

102. Voir Dion Cassius, *Histoire romaine,* XLVIII, 54 (aucun détail) ; Appien, *Guerres civiles*, V, 94 (détails donnés sur la rencontre).

103. Voir la fameuse *Satire* I, 5 dite « voyage à Brindes ». Si Brindes y est le but du voyage, c'est sans doute parce que c'était initialement le lieu où Antoine devait débarquer avec sa flotte ; mais ne pouvant y être accueilli, il alla à Tarente. Retenons-y, outre la présence de Virgile (vers 40-44), la fonction de Mécène et Coccéius, énoncée aux vers 28-29 : « envoyés tous deux en ambassade pour de grands intérêts et accoutumés à rapprocher des amis divisés » (*... missi magnis de rebus uterque /legati, auersos soliti componere amicos* ; texte établi et traduit par Fr. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1932, 12e tirage 1995).

104. *Géorgiques*, IV, 148 *: praetereo atque aliis post me memoranda relinquo.*

105. *Res rusticae*, I, 2, 15-16.

Virgile y répond à Lucrèce qui affirmait la mort du corps et de l'âme. Et il le fait d'abord en théorie, en affirmant la présence d'un *deus* à travers l'univers entier et en niant la mort définitive :

... nec morti esse locum, sed uiua uolare
sideris in numerum atque alto succedere caelo.
« … pour la mort il n'était pas de place, mais vivants ils volaient
vers une astrale place et montaient au haut du ciel » [106].

Le poète part de l'épitaphe célèbre d'Ennius : *uolito uiuus per ora uirum,* qui affirme une immortalité par transmission orale. Mais il la transforme pour tout être en immortalité astrale et céleste. Bien avant les chrétiens, Virgile ose « le ciel pour tous » ! Bel espoir pour ceux qui n'attendaient que les Enfers ! Mais les Latins préfèrent aux paroles les faits. Et c'est pourquoi Virgile va détailler ensuite une pratique de renaissance que Varron [107] évoque brièvement. Son origine est ici l'Égypte, source de renaissance aussi, son moyen un veau roué de coups, dont la liquéfaction réchauffée au souffle des Zéphyrs va produire des êtres de plus en plus complets, jusqu'à ce qu'ils aient des ailes et cueillent l'air subtil, tels une pluie ou des flèches [108]. On y retrouve l'idée lucrétienne [109] que des êtres sortent de terre, grâce à eau et chaleur, et celle d'Empédocle auparavant que se réunissent des morceaux séparés… Mais Virgile ajoute à cette pratique de génération spontanée où tout est déjà réalisé, une interrogation doublée d'une adresse aux Muses :

Quis deus hanc, Musae, quis nobis extudit artem ?
unde noua ingressus hominum experientia cepit ?
« Quel dieu, Muses, lequel fit pour nous sortir cette technique ?
d'où parmi les hommes cette nouvelle pratique fit-elle son entrée ? » [110].

L'histoire d'Aristée y répond. Protée, qu'Homère nommait « l'Égyptien » quand il éclairait Ménélas retenu à Pharos pour n'avoir pas sacrifié aux dieux [111], enseignera ici que la faute d'Aristée envers Eurydice cause la mort de ses abeilles ; puis Cyrène [112] sa mère dira que le moyen de l'apaiser est de lui faire des sacrifices, ainsi qu'aux autres nymphes et à Orphée. Des viscères liquéfiés de ces boeufs bouillonnent alors des abeilles [113], emportées en nuées (*nubes*) au sommet d'un arbre où elles se suspendent en grappe [114] (*uuam*). Mais désormais c'est de mal moral et non physique qu'il s'agit, c'est d'expiation de faute : un troupeau meurt quand son berger est

106. *Géorgiques*, IV, 226-227.
107. *Res rusticae*, II, 5, 5 ; III 16, 4.
108. *Géorgiques*, IV, 287-314.
109. *De natura rerum*, V, 791-797.
110. *Géorgiques*, IV, 315-316.
111. Homère, *Odyssée*, IV, 351-570. Ménélas y apprendra la mort de presque tous les siens et son destin futur : ne pas mourir à Argos mais être transporté aux Champs-Elyséens du bout du monde.
112. En cela Cyrène diffère d'Idothée chez Homère car cette dernière n'intervient plus après la plongée de Protée.
113. *Géorgiques*, IV, 554-558. Ce n'est sans doute pas un hasard que se nomme Melisseus, le roi de Crète père d'Amalthée et de Mélissa, nourrices de Jupiter, qui le premier fit des sacrifices aux dieux et fit de sa fille Mélissa la première prêtresse de Rhéa.
114. Des viscères liquéfiés aux nues et au raisin de la grappe, se produit une métamorphose de l'eau.

coupable mais, par sa piété, ce berger peut sauver le troupeau qui revivra. Ce n'est plus de justice comme Hésiode que Virgile parle au peuple et au gouvernant, mais de grâce divine ; c'est d'elle qu'il leur fait la promesse en parlant des nymphes : elles « feront grâce pour tes vœux » (*dabunt ueniam uotis* : IV, 536), dit-il ; c'est la fin de leurs colères qu'il annonce (*irasque remittent* : IV, 536). Octavien en est déjà responsable ; et Virgile, en *uates*, construit aussi déjà cette grâce, en opposant aux parjures de Laomédon la piété du fils de Vénus, dans l'*Énéide* qu'il a commencée.

* *
*

Ainsi Virgile fait-il des *Géorgiques*, comme Hésiode, à la fois un manuel d'agriculture, savamment construit, où les animaux ressemblent aux hommes, en même temps qu'une leçon politique. Mais c'est une germination d'espoir et de grâce qu'il y inscrit, comme il avait fait d'un enfant le signe d'un nouvel âge d'or au temps des *Bucoliques*. Tels n'étaient pas effectivement les autres textes géorgiques et il pouvait aller là sur des crêtes vers Castalie [115] en des sentiers non parcourus ! Il allait vers la purification de Rome. En pleine guerre civile il bâtissait pour Octavien un temple [116] qui n'était plus celui de *Mars Vltor* et de la vengeance ; il y menait les processions couronné d'olivier, les victoires étaient sculptures aux portes et les descendants d'Assaracus de vivantes statues. Déjà s'esquissaient en son chant les statues du forum d'Auguste, les processions et les guirlandes de l'*Ara pacis*, car il savait que tremblerait l'Envie devant les Furies. Il voyait en la vie des campagnes la vie des vieux Sabins, « de Rémus et son frère » [117], de Saturne à l'âge d'or... sans rien ignorer de la douleur des victimes, de la nostalgie des occasions perdues. Pourtant au moment de clore l'œuvre, il se reprocha face à la gloire d'Octavien les loisirs de sa retraite sans noblesse et ses chants. Mais en se murmurant presque le premier vers des *Bucoliques*, il revenait bien des années en arrière, presque au temps de Tityre, presque à celui où son ami Gallus était vivant. Gallus avait alors suivi Octavien et ce choix l'avait conduit à la mort, quand le choix de Parthenopé [118] avait épargné Virgile : est-ce alors en ces derniers mots une demande de grâce de Virgile à Gallus ? Ce *uates* en tout cas y relie *Géorgiques* et *Bucoliques* en une boucle [119] sans fin, signe d'immortalité face à Lucrèce.

115. *Géorgiques*, III, 292-293 :.. *iuuat ire iugis, qua nulla priorum*
Castaliam molli deuertitur orbita cliuo.
116. *Géorgiques*, III, 10-39.
117. *Géorgiques*, II, 532-540.
118. Le nom grec de Naples évoque une sirène qui, dédaignée par Ulysse, plongea dans la mer.
119. Pour les Pythagoriciens le cercle qui n'a ni début ni fin, est signe d'immortalité.